

LA PRÊTRISE

(Suite)

Ne semble-t-il pas qu'on veuille leur dire par là de ne pas regarder de trop près aux enseignements qu'on leur donne parce qu'ils pourraient bien ne pas être trop d'accord avec leur propre raison ? Ce que surtout on leur interdit c'est la comparaison entre les diverses doctrines que reçoit aujourd'hui la jeunesse: de même qu'ils doivent croire de confiance à l'infailibilité des doctrines qu'on leur enseigne et même de leurs maîtres dans une certaine mesure, de même ils doivent haïr et condamner de confiance, tout ce qui ne convient pas à ces mêmes maîtres omnipotents. C'est le *perinde ac cadaver* des jésuites étendu à tout ce qui porte une robe sacerdotale. Quelle situation et comment des hommes consciencieux peuvent-ils se soumettre à un esclavage aussi immoral ?

Voilà de jeunes hommes doués de qualités réelles, intelligents et pleins de foi en Dieu et en leur avenir, et loin de développer ces qualités que la main même de Dieu a posées en eux, on les étouffe brutalement en en interdisant l'exercice. Silence à la raison ! silence à la pensée libre ! silence aux aspirations généreuses ! obéissance passive et absolue aux commandements du maître ! Ces jeunes hommes moralement mutilés sont destinés à former des eunuques sous le rapport intellectuel et moral comme sous le rapport corporel. Et s'ils cessent de l'être à la connaissance du public, ce sont des scandales que les chefs, quand ils le peuvent, étouffent par tous les moyens en leur pouvoir. Nous voulons parler des infractions aux vœux de chasteté, car alors on étouffe le bruit qui se fait dans une paroisse en envoyant le titulaire dans une autre.

Lorsque le loup a fait assez de ravages dans une bergerie, pas assez cependant à l'estime de ses chefs pour ne pas être mis d'une manière positive dans l'impossibilité de nuire, le pieux évêque du diocèse l'envoie en disgrâce dans une autre paroisse où il arrive parfois que les scandales recommencent de plus belle. Certes le délinquant est bien coupable, c'est quelquefois un misérable qui profite des facilités que lui donne le confessionnal pour dépraver à sa convenance, au gré de l'assouvissement de ses passions, des femmes chastes jusque-là, des jeunes filles innocentes. Mais il n'est certainement pas le seul coupable. A quoi songent ses chefs ? Que font ses supérieurs ? ne de-

vraient-ils pas s'assurer de l'innocuité de la conduite de leurs représentants auprès de leurs ouailles ? Puisque vous avez fait des prêtres et que vous avez inventé le confessionnal, veillez du moins à ce que ces deux choses qui beaucoup trop souvent deviennent un danger extrême pour la moralité publique et le repos des familles, soient conjurées autant que possible, si vous ne vous sentez pas le courage de les supprimer d'un coup.

Nous n'aimons pas à parler de ces choses, mais en parlant de la prêtrise, nous n'avons pas pu les passer sous silence. Nous ne chercherons pas à faire de statistique à ce sujet, ce qui serait du reste assez facile, car la presse indépendante du clergé ne se fait pas faute de publier avec grand tapage les hontes qui de temps à autre se découvrent dans son giron. On connaît donc une partie du mal, mais qu'est cela eu égard à ce qui reste dans l'ombre, à ce que les victimes elles-mêmes des dépravations sacerdotales ont le plus d'intérêt à cacher ? Dieu le sait et les Esprits désincarnés, ses envoyés, le savent aussi. Ce sont eux qui viennent vous dire à vous qui gouvernez l'Église : « Prenez garde : le temps vient où votre invention funeste s'effondrera et vous écrasera dans sa chute ! Le scandale est à son comble et *l'abomination de la désolation est dans le temple* ! On n'attend guère de vous pour une rénovation car vous avez des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, une bouche qui fait perpétuellement entendre les mêmes paroles auxquelles chaque jour nouveau donne un nouveau démenti. Votre clergé se perd dans la sénilité de son enseignement et dans des corruptions de plus d'un genre. Voilà l'avis que vous donnent les Esprits du Seigneur avec lesquels depuis longtemps vous avez appris à vous entretenir. »

Que les hauts dignitaires du clergé attribuent ces paroles au diable s'ils le veulent, cela leur est loisible, surtout s'ils pensent que c'est l'Esprit du bien qui dirige aujourd'hui l'Église que Jésus-Christ repousse. Le temps des grandes réflexions est venu ; celui qui ne réfléchit pas s'expose à être pris à l'improviste par des événements inattendus. Le clergé deviendra humble par la force des choses et la prêtrise ne sera plus un moyen de domination et d'enrichissement. Si elle veut ne pas périr elle doit se retremper sans délai aux sources vives de l'éternelle vérité et de la nature même des choses. Il faut que le prêtre regarde le prêtre en face et sache ce qui se passe au fond de la conscience de ceux qui comme lui étalent la pourpre et l'or dans les temples des idoles. Il faut qu'il sache ce qui se passe dans leur âme à tous lorsque tout un peuple s'agenouille hypocritement devant eux. Il faut qu'il sache et qu'il juge, qu'il juge lui et les siens sur la foi, sur l'espérance, sur la charité.

Croyez-vous aux enseignements que vous donnez ? Si vous croyez, pourquoi vos œuvres ne sont-elles pas en harmonie avec votre foi ? Espérez-vous dans les récompenses de la vie future en raison de vos

actes d'abnégation dans celle-ci ? Pourquoi, si vous avez cette espérance, vos œuvres ne sont-elles pas d'accord avec elle ? Pourquoi cherchez-vous surtout les biens de la terre au risque de perdre les biens éternels ? Avez-vous la charité ? Aimez-vous Dieu et le prochain dans la mesure permise à l'humanité ? Pourquoi les anathèmes alors ? Pourquoi l'intrusion des idoles dans vos temples ? Pourquoi substituer à « Dieu-Idee » des statues de « pierre et de métal ? » Ne savez-vous pas que *Dieu est Esprit* et doit être adoré *en Esprit et en vérité* ? Un prêtre sans foi constitue le plus triste spectacle qu'on puisse voir sur la terre. C'est le charlatanisme sanctifié. Sans espérance nul ne peut se flatter d'en donner aux autres ; et celui qui n'a pas la charité ment lorsqu'il se dit disciple du Christ. Il est ultra prouvé qu'il existe des prêtres ne possédant aucune des vertus dites théologiques, d'où il faut forcément conclure que la *prêtrise* est impuissante à les donner.

E. CORDURIÉ.

LA SOMME ANALOGIQUE

(Suite)

La grande objection que l'on a opposée au premier système et que, bien certainement, on opposera au second, c'est que, de nos jours, les espèces sont fixes, c'est-à-dire qu'une plante ou un animal donne toujours naissance à des descendants qui lui ressemblent.

Je ferai remarquer simplement que cette objection *fameuse* n'a rien de scientifique, puisqu'elle nous amène à comparer l'état actuel de la planète à son état primitif. Ceci revient à dire qu'une vieille femme devenue stérile prouve que chez une jeune femme, le sang ne peut pas se transformer en un être humain ; pourtant cette métamorphose d'un microzoaire en homme n'est certes pas moins merveilleuse que le serait celle d'un *manchot* en *frégate* (1). Est-il plus étonnant que des zoophytes et des mollusques se soient constitués spontanément au sein de l'océan, alors que la planète était féconde, que de voir les spermatozoïdes se former spontanément dans les liquides de l'adulte ? Est-ce que les infusions et les matières corrompues qui se peuplent sous nos yeux ne nous disent pas assez ce qui s'est produit en grand dans les mers ? Mais tel est l'aveuglement des hommes, qu'ils aiment mieux croire à des fables et à des sottises surnaturelles que d'admettre la métamorphose graduelle des êtres dont la preuve est partout et dont la trace s'est, pour ainsi dire, immobilisée et localisée dans plusieurs espèces. La vanité des hommes est telle qu'ils ne peuvent admettre qu'un animal ait servi de père à leur race, et cette prétention devient risible quand on

(1) Espèces d'oiseaux.

songe que chacun de nous, avant même que d'arriver à l'état de fœtus, a dû passer depuis la cellule, depuis la monade, par tous les principaux échelons de l'animalité. Cette marche ascendante de la matière, cette organisation lente et progressive que l'on admet sans peine pour l'individu, on se refuse à l'admettre pour l'espèce. Amère ironie d'un orgueil incommensurable, d'une répugnance sans motif ! Chacun de nous sort d'un vibrion et nous ne voudrions pas de l'otarie pour ancêtre !

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici la classification des animaux et des végétaux d'après la théorie et le plan que je viens d'exposer. Je laisse à d'autres ce travail, ou, si je l'entreprends un jour, il fera l'objet d'un livre spécial ; pour le moment, je me borne à dire que des essais nombreux de classement m'ont amené à penser que ce plan était vraiment le seul *naturel*. Si je ne craignais d'entrer dans des détails qui m'éloigneraient trop de mon sujet, j'en donnerais immédiatement des preuves. Mais, ici, je n'ai voulu que poser ce principe, à savoir que, si le corollaire 2 ne paraît pas sanctionné par l'Histoire naturelle, c'est que celle-ci est soumise à des divisions et à des classifications arbitraires, qui placent des êtres inférieurs à la suite d'êtres fort élevés comme organisation, et réciproquement. On serait donc mal fondé à invoquer ce désordre scientifique pour m'opposer des objections.

Je ne citerai qu'un exemple.

Dans la plupart des traités d'histoire naturelle, on fait suivre l'embranchement des zoophytes de celui des mollusques. Au plus bas degré des zoophytes, l'on place les spongiaires, au plus haut les échinodermes. Or, il est évident que ces derniers sont beaucoup plus symétriques que les zoophytes inférieurs, et sans descendre même jusqu'aux spongiaires, tout le monde reconnaît qu'un oursin ou une ostéine ont des formes plus régulières que des polypes comme les verétilles.

Mais après les échinodermes (zoophytes supérieurs), on passe brusquement aux mollusques inférieurs, comme les biphores, les ascidies, enfin les molluscoïdes, et l'on est fort étonné de voir qu'après l'échinoderme, qui jouit d'une symétrie assez remarquable, en général, on trouve à l'échelon suivant des êtres presque aussi irréguliers que des polypes et d'une anatomie vraiment primitive.

L'embarras cesse immédiatement, si l'on met les molluscoïdes directement après les spongiaires et si l'on place autour de ces deux radicaux tous les zoophytes d'une part et tous les mollusques de l'autre ; on reconnaît alors que les molluscoïdes sont aux spongiaires ce que les céphalopodes sont aux échinodermes

et que la symétrie analogue tend à devenir d'autant plus complète que l'anatomie de l'individu est plus parfaite (1)

Mais le corollaire 2 ne trouve pas ses applications dans l'Histoire naturelle seule ; empruntons des exemples à d'autres ordres de faits.

Pour l'*Ensemble espèce*, l'homme est le symétrique analogue de la femme ; or, il arrive que, dans les sociétés sauvages ou barbares, la femme (state mineur) est à son state majeur, l'homme, comme l'inférieur est à son chef ; elle tombe presque au niveau de l'esclave, voire de la bête de somme ; tous les travaux rebutants deviennent son partage ; elle n'obtient ni l'affection, ni l'estime de son époux ; celui-ci l'achète et a le droit de la revendre ; il la maltraite et personne n'a rien à y voir ; c'est sa propriété. Au point de vue social, la femme, en état de barbarie, symétrise donc avec l'homme à un bas degré, par sa seule conformation anatomique. Au contraire, plus on avance dans les civilisations, plus la femme se relève, ses chaînes tombent une à une et dans les sociétés futures la femme sera la compagne de l'homme sur le pied de l'égalité, ou peu s'en faut. La symétrie analogue se rapprochera alors de la symétrie absolue, et plus elle sera complète, plus la société sera perfectionnée et heureuse.

De même en zoologie, on trouve entre le mâle et la femelle des différences d'aspect bien plus tranchées chez les êtres inférieurs que chez les animaux supérieurs.

Dans la Musique, une œuvre offre d'autant plus de charmes pour l'oreille qu'il y a plus de variété dans les morceaux qui, tantôt en mode mineur, tantôt en mode majeur, se font valoir par le contraste.

(1) On me demandera, peut-être, où je découvre des échinodermes grimpants et volants ? Je ferai remarquer que parmi les *aquatiques*, les animaux qui stationnent à la surface des eaux peuvent être considérés comme volants par rapport à ceux qui rampent au fond des mers ou des lacs ; de même sont grimpants ceux qui stationnent de préférence sur les végétaux aquatiques ; de plus, l'on m'accordera que les êtres inférieurs ayant paru au moment où la terre était en partie ou totalement recouverte d'eau, il n'y avait pas *utilité* à créer des zoophytes habitant un autre milieu ; le cercle des inaquatiques se trouvait donc par les circonstances voué d'avance à l'avortement. Si les eaux s'étaient retirées plus vite, nous verrions aujourd'hui des échinodermes de terre, d'arbre et même peut-être des zoophytes volant réellement dans l'air ; qu'y a-t-il d'impossible en mécanique pour le Créateur ? Serait-il plus étrange de se figurer une espèce d'astérie conformée pour grimper sur des branches que de voir un batracien, comme la rainette, se camper sur les feuilles de vigne ou un crabe faire des excursions sur les palmiers (*) ?

(*) *Sous rappel de note.* Il y a des poissons qui sortent de l'eau et font des promenades à terre ; il y en a même qui montent dans certains arbres, choses qui confondent l'imagination autant que la conformation fantastique du ptérodactyle, ce reptile volant disparu.

De même un instrument serait incomplet, s'il ne pouvait traiter ces deux modes.

Dans l'ensemble industrie (1) le capital représente une force acquise et motrice, le travail représente l'intelligence (aptitudes manuelles et intellectuelles). Le gestant est le capital parce qu'il organise le travail. Le travail est générant parce qu'il multiplie le capital.

Or l'industrie offre d'autant plus d'attraits et procure d'autant plus de bien-être aux sociétés que la symétrie analogue entre ces deux states se rapproche plus de l'absolu ; l'alliance du travail et du capital sur le pied d'égalité de droit et de devoirs, en symétrie élevée, détruira le paupérisme engendré par la tyrannie du mineur sur le majeur.

Dans l'*Ensemble* des Instincts ou de l'Esprit passionnel, dont on peut voir ci-après le tableau, les instincts spirituels (state majeur) sont très-oblitérés ou à peu près nuls chez les animaux, tandis que les matériels (state mineur) sont d'autant plus développés que l'animal a moins d'intelligence ; alors il advient que ces désirs, quand ils trouvent un obstacle à leur satisfaction, poussent le sujet à la fureur, à la vengeance, sorte de réaction qui se produit pour rompre brutalement l'entrave. Ici le state mineur domine, il n'est pas équilibré.

Chez l'homme terrestre au contraire, le travail d'équilibre commence. Le désir de la conservation personnelle, par exemple, se trouve contrebalancé par celui de la Justice, le désir de la reproduction est arrêté dans ses élans impétueux par l'instinct d'association qui a déterminé des mesures préventives pour sauvegarder la société et donner un caractère moins bestial aux croisements. Le désir de la conservation de progéniture ou égoïsme exclusif de la famille trouve son contrepois dans le désir du beau, qui pousse au luxe, lequel amène le commerce et l'industrie qui mêlent les familles par l'intérêt qu'elles y trouvent.

Ces deux states d'instincts ont un équilibre d'autant plus stable et une symétrie d'autant plus analogue que les sociétés sont plus civilisées et ces six désirs qui sortent du centre commun (attraction du plaisir) comme trois branches et trois racines, sont eux-mêmes les radicaux ou matrices d'autres instincts satellites plus compliqués, que nous étudierons dans la suite et dont l'ensemble constitue l'Esprit passionnel.

(1) Cet ensemble est fort *naturel* parce qu'il n'est point créé par l'imagination de l'homme, mais par les circonstances indépendantes de sa volonté ; la civilisation est dans les aptitudes innées humaines, l'organisation sociale en est une conséquence, et que l'homme le veuille ou non, son travail engendrera toujours un capital sous une forme ou sous une autre ; il n'y a que la forme monnaie ou billet qui soit le produit de l'imagination et de la convention.

Ensemble de l'Instinct en général ou Esprit passionnel.

(Centre ou axe Attraction-plaisir).

State mineur gestant — Désirs dits matériels			State majeur générant — Désirs dits spirituels.		
3° Désir de la conservation de la progéniture, dit familisme.	2° Désir de la reproduction, dit amour.	1° Désir de la conservation personnelle, dit instinct de conservation.	1° Désir de la Justice conduisant au vrai.	2° Désir de l'association des efforts, conduisant au bien.	3° Désir du progrès conduisant au beau.

Je me borne pour l'instant à ces quelques exemples.

En résumé la première proposition et ses deux corollaires nous ont amenés à reconnaître dans la nature deux tendances qui se font équilibre et qui symétrisent absolument quand L'ENSEMBLE est arrivé à la perfection ; qui au contraire symétrisent incomplètement quand cet équilibre n'est pas atteint.

La trace de ces deux tendances se trouve dans tous les objets de la création à des degrés divers, sous une forme matérielle, qui permet d'établir une figure générale théorique à laquelle on peut ramener tous les cas et qui peut s'écrire par une figure représentant un axe de chaque côté duquel se placent les deux states.

2° PROPOSITION. — Chaque State (moitié d'un ensemble) se subdivise en trois parties ou phases matrices qui symétrisent aux trois phases correspondantes de l'autre state en ordre ascensionnel.

COROLLAIRE 2. — Les six phases matrices d'un Ensemble constituent une série à deux states ; il peut y avoir avortement d'une ou plusieurs phases, résorption (mélange connexe) de deux phases en une seule, ou multiplicité de phases intermédiaires (transitoires) entre deux phases.

COROLLAIRE 1. — Chaque phase peut quelquefois se ramifier en un nombre indéterminé d'Ensembles qui à leur tour ont deux states également divisibles chacun en trois phases matrices. Le corollaire 1 s'applique au corollaire 2.

ARGUMENT. — On a vu, dans la figure l'Arbre de Vie, qu'autour de chaque moule, de chaque animal ou plante type, il se groupait d'autres êtres de deux sortes, figurés théoriquement par deux cercles concentriques ; les uns destinés à passer exclusivement leur vie dans ou sur l'eau, les autres appelés à s'éloigner peu à peu des rivages pour aller peupler les continents, les montagnes et même l'atmosphère.

J'ai donné aux premiers le nom d'*aquatiques*, aux seconds celui d'*inaquatiques*. Les premiers forment le state gestant, les seconds le générant de la famille du moule. Il n'est pas douteux en effet que pour les animaux ceux qui sont inaquatiques, toutes choses égales d'ailleurs au point de vue hiérarchique, ont l'intelligence plus développée que les aquatiques.

On a vu également que chacun des deux grands states de l'Ensemble double règne se trouvait subdivisé en six sections qui peuvent se disposer en trois sections de droite et trois de gauche ou phases fondamentales rayonnant en symétrie analogue.

J'aborde ici une grave question relative au rôle que le nombre 3 joue dans la nature.

La première proposition a traité des Ensembles divisés en deux states, c'est-à-dire du nombre 2.

La deuxième traitera du state divisible en trois phases, c'est-à-dire du nombre 3.

Prenons un premier exemple dans l'anatomie.

Le corps humain à l'extérieur se compose, comme nous l'avons constaté, de deux moitiés symétriques ; mais si l'on étudie son squelette, on voit qu'il peut se diviser horizontalement en trois parties distinctes, composées chacune d'une boîte osseuse et d'un appendice :

1° D'abord le crâne et son appendice les vertèbres cervicales (os du cou) ;

2° Le thorax (tronc) composé d'une boîte osseuse formée par les côtes et d'un appendice, les vertèbres lombaires ;

3° Le bassin (boîte modifiée en forme de vase, de réceptacle qui supporte les viscères) et son appendice, les vertèbres caudales, rudimentaires chez l'homme mais bien apparentes sur son squelette.

Si donc, par la pensée, nous avons scié l'Ensemble squelette de haut en bas dans son axe de symétrie, nous voyons que chaque côté (chaque demi-squelette) se subdivise en 3 demi-boîtes osseuses avec appendice. Je leur donne le nom générique de phases : on saura tout-à-l'heure pourquoi.

L'homme n'est pas le seul être dont le squelette offre cette disposition ; tous les animaux vertébrés l'ont en principe, mais à des degrés si divers que chez les vertébrés inférieurs on n'en trouve plus que la trace, le projet.

Ainsi en descendant de l'homme aux autres mammifères, aux marsupiaux, aux reptiles, puis aux poissons, nous voyons le bassin réduit peu à peu, puis complètement supprimé et figuré seulement par la place des membres postérieurs qui eux-mêmes finissent par disparaître.

D'autre part, le thorax s'allonge, les côtes se multiplient, puis elles s'écartent, se placent en arêtes, et enfin disparaissent.

Enfin le crâne lui-même s'affaisse, s'aplatit, s'écrase et devient la tête d'un poisson.

Bien entendu, je suis ici un ordre inverse à celui de la création, ce qui prouverait amplement déjà l'intervention d'une Intelligence organisante, puisque dans l'animal inférieur on trouve l'ébauche des parties qui constitueront les animaux supérieurs et l'homme. Voilà pourquoi je prends toujours l'anatomie de l'homme pour point de départ.

Chaque state d'un vertébré se divise donc en trois phases, la moitié de la tête, la moitié du tronc, la moitié du bassin ou de ce qui en tient lieu ; un appendice fait partie de chacune de ces phases (1).

Chez les animaux inférieurs aux vertébrés, ces divisions sont beaucoup plus difficiles à reconnaître.

La grande majorité des insectes présente cette disposition extérieure d'une façon fort appréciable ; tout le monde y reconnaît aisément la tête, le corselet ou corps, l'abdomen ; mais ces parties se subdivisent elles-mêmes en organes plus ou moins nombreux ; ceci a rapport aux phases intermédiaires dont je parlerai au corollaire suivant.

Les myriapodes sont également composés d'une tête (1^{re} double phase) d'un corps plus ou moins long composé d'anneaux (2^e double phase) et d'un ou de plusieurs anneaux dépourvus de pattes, qui figurent l'abdomen (3^e double phase).

Les arachnides comme beaucoup de crustacés ont la tête, et le tronc (ou corps) soudés, confondus pour ainsi dire ; mais ces deux doubles phases n'en existent pas moins, comme le prouve l'anatomie intérieure ; la 3^e double phase est encore une espèce d'abdomen. Chez les crabes et d'autres crustacés, tout semble réuni en une seule masse ; mais on peut voir à l'extérieur, par la place qu'occupent les pattes à leurs attaches, qu'il y a bien trois parties distinctes. Ainsi plus on descend dans l'échelle des êtres, plus il est difficile de discerner ces divisions, et l'on arrive à un degré où cette distinction échappe à l'observateur. Les exemples sont assez nombreux jusque-là pour qu'on établisse un principe, et il n'est point douteux que ce soit le plan général, informe ou

(1) Chez certains animaux, comme la lamproie, ces phases sont tellement confuses à l'extérieur, à cause de l'absence du squelette ou de son état embryonnaire, que l'on ne peut déterminer les trois doubles phases que par l'étude des viscères intérieurs. Le cerveau correspond à la première, le cœur ou ce qui en tient lieu à la seconde, l'estomac et les intestins à la troisième.

confus d'abord au point de départ, et de plus en plus apparent dans les organismes perfectionnés.

Chose remarquable ; tandis que, dans le règne animal, nous trouvons les phases disposées horizontalement (si l'on considère l'animal debout comme l'homme) dans le règne végétal nous les voyons disposées perpendiculairement (1). On les trouve bien distinctes par couches dans le tronc ou dans les grosses branches. C'est la *moëlle* ou ce qui en tient lieu, le *bois* proprement dit, et l'*écorce*. Les plantes dicotylédones ont ces trois phases principales très-tranchées, il est plus difficile de les reconnaître dans les monocotylédones et enfin dans les acotylédones, on en est réduit, comme pour les animaux inférieurs, à supposer à *posteriori* que le plan théorique est le même, mais qu'il existe à un degré confus

Comme le lecteur y a sans doute songé, les trois phases du RÈGNE végétal sont précisément celles que je viens de nommer ; elles étaient plus faciles à distinguer que celles du RÈGNE animal (voir l'Arbre de Vie) Pour classer symétriquement aux cotylédons que fallait-il ? une étude complète de la *formation des germes et des fœtus*, science qui est encore dans les limbes des connaissances humaines ; il ne faut donc pas s'étonner que tandis qu'on trouvait la vraie division primordiale des végétaux, l'on n'avait pour les animaux qu'une classification provisoire, reposant, tantôt sur la structure générale, tantôt sur un détail anatomique intérieur, tantôt sur le mode de reproduction, tantôt sur l'épaisseur de la peau ou sur la forme des pieds, quelquefois même sur moins que cela. La connaissance de la loi des phases indique dans quel ordre il faut chercher et quelles bases il faut prendre.

Maintenant pour prouver qu'un state se divise toujours en trois phases matrices, il ne me reste plus qu'à produire sous les yeux du lecteur de nombreux exemples qui achèveront de le convaincre. Voici dans l'ordre où je les ai trouvés une collection de tableaux théoriques qui serviront de preuves pour mes propositions et leurs corollaires. Il sera facile aux personnes qui s'intéresseront à ces questions de prendre d'autres Ensembles ou sujets d'étude et de s'assurer qu'ils sont soumis aux mêmes lois (2).

(à suivre)

A. LECOMPTE.

(1) Il ne pouvait en être autrement ; l'axe de symétrie de l'homme et des animaux est perpendiculaire ; les limites de phases coupent cet axe à angle droit et sont horizontales.

Au contraire, comme nous l'avons vu, l'axe d'un végétal est horizontal entre le branchage et les racines. Les phases, par conséquent, sont perpendiculaires.

(2) Je tiens cependant à prévenir dès le début le lecteur qu'il y a de nombreux écueils à éviter, et que telle classification en states qui paraît vraie au premier abord peut être absolument fausse ; on trouvera dans le cours de cet ouvrage des règles à observer et des notions premières que l'expérience m'a fait connaître et auxquelles il sera utile de se reporter.

LE PROGRÈS DANS L'IMMORTALITÉ

L'immense majorité des hommes marche à travers la vie comme au milieu d'une nuit obscure, ignorant d'où elle vient, ne sachant où elle va, n'ayant jamais songé au but réel de l'existence.

D'épaisses ténèbres voilent la raison humaine, les rayons de ces puissants foyers: la Justice, la Vérité, l'Amour, n'arrivent à elle que pâles, affaiblis, insuffisants à éclairer les voies sinueuses que suivent les innombrables légions en marche, à faire resplendir à leurs yeux le but idéal et lointain.

Ignorant de ses destins, flottant sans cesse du préjugé à l'erreur, l'homme maudit parfois la vie. Défaillant sous son fardeau, il blasphème la douleur qui lui est donnée comme un moyen d'épuration, il rejette sur ses semblables la cause des épreuves qu'il endure et qu'engendre trop souvent son imprévoyance. Révolté contre Dieu qu'il accuse d'injustice, dans sa folie et son désespoir il arrive même à désertter le combat salutaire, la lutte qui seule peut fortifier son âme, éclairer son jugement, le préparer à des travaux d'un ordre plus élevé.

Pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi l'homme descend-il si faible, si désarmé dans la grande arène où se livre sans trêve, sans relâche, l'éternelle et gigantesque bataille? C'est que ce globe de la terre n'est qu'un des degrés inférieurs de l'échelle de progression. Il n'y réside guère que des Esprits-enfants, c'est-à-dire des âmes dégagées depuis peu de l'animalité et sur lesquels la matière a conservé tout son empire. Cette toute-puissante matière trône en souveraine sur notre monde. Elle courbe sous son joug jusqu'aux meilleurs d'entre nous; elle limite nos facultés, arrête nos élans vers le bien, nos aspirations vers l'idéal.

Aussi pour discerner le pourquoi de la vie, pour connaître sa raison d'être, pour entrevoir la loi suprême qui régit les âmes et les mondes, faut-il savoir s'affranchir de ces lourdes influences, se dégager des préoccupations d'ordre matériel, de toutes ces choses passagères et changeantes qui encombrant notre esprit, obscurcissent nos jugements. Ce n'est qu'en nous élevant par la pensée au-dessus des horizons mêmes de la vie, en faisant abstraction du temps et du lieu, en planant en quelque sorte au-dessus des détails de l'existence que nous apercevrons la vérité.

Par un effort de volonté abandonnons un instant la terre et gravissons ces pentes sublimes. Du haut des cimes intellectuelles se déroulera pour nous l'immense panorama des âges sans nombre et des espaces sans limites. De même que le soldat perdu dans la mêlée ne voit que confusion autour de lui tandis que le général dont le regard embrasse toutes les péripéties de la bataille en suppute et en prévoit

les résultats; de même que le voyageur égaré dans les replis de terrain peut en gravissant la montagne les voir se fondre en un plan grandiose, ainsi l'âme humaine, de ces sommets où elle plane loin des bruits de la terre, loin des bas-fonds obscurs, découvre l'harmonie universelle. Ce qui d'en bas lui paraissait confus, inexplicable, injuste, vu d'en haut se relie et s'éclaire. Les sinuosités de l'existence se redressent. Tout s'unit; tout s'enchaîne. A l'esprit ébloui apparaît l'ordre majestueux qui règle le cours des existences et la marche des univers.

De ces hauteurs illuminées la vie n'est plus à nos yeux comme à ceux de la foule la poursuite vaine, insensée de satisfactions éphémères, mais un moyen de perfectionnement intellectuel, d'élévation morale, une école où s'apprend la douceur, la patience, le devoir. Et cette vie pour être efficace ne peut être isolée. Hors de ses limites, au delà de la naissance et de la mort nous voyons dans une sorte de pénombre se dérouler une multitude d'existences à travers lesquelles, au prix du travail et de la souffrance, nous avons conquis pièce à pièce, lambeau par lambeau, le peu de savoir et de qualité que nous possédons et par lesquelles aussi nous conquerrons ce qui nous manque: une raison parfaite, une science sans bornes, un amour infini pour tout ce qui vit.

L'immortalité, semblable à une chaîne sans fin, se déroule pour chacun de nous dans l'immensité des temps. Chaque existence est un chaînon qui se relie en arrière et en avant à un chaînon distinct, à une vie différente mais solidaire des autres. L'avenir est en préparation dans le présent de même que le présent est la conséquence du passé. De degré en degré l'être s'élève et grandit. Artisan de ses propres destinées l'homme, libre et responsable, choisit sa route, et si cette route est mauvaise, les chutes qu'il y fera, les cailloux et les ronces qui le déchireront auront pour effet de développer son expérience, de fortifier sa raison naissante.

La loi suprême du Monde est donc le progrès incessant, l'ascension des êtres vers Dieu, foyer des perfections. Des profondeurs de l'abîme, des formes les plus rudimentaires de la vie par une route infnie et à l'aide de transformations sans nombre nous nous rapprochons de lui. Au fond de chaque âme l'Eternel a placé le germe de toutes les facultés, de toutes les puissances; à nous de les faire éclore par nos efforts et par nos luttes! Envisagé sous ces aspects nouveaux notre avancement, notre bonheur à venir est notre œuvre. La grâce n'a plus de raison d'être. La Justice rayonne enfin sur le monde car si tous nous avons lutté et souffert, tous nous serons sauvés.

De même se révèle ici dans toute sa grandeur le rôle de la douleur, son utilité pour le progrès des êtres. Chaque globe roulant dans l'espace est un vaste atelier où la substance des âmes est incessamment travaillée. Ainsi que le grossier minerai sous l'action du feu et des

eaux se change peu à peu en un pur métal, ainsi l'âme humaine sous les lourds marteaux de la douleur se transforme et se fortifie. C'est au milieu des épreuves que se trempent les grands caractères. La douleur est la purification suprême, la fournaise où fondent toutes ces scories impures qui souillent l'âme : l'orgueil, l'égoïsme, l'indifférence. C'est la seule école où s'affinent les sensations délicates, où s'apprennent la pitié, l'humilité, la résignation stoïque. Le bien-être, les jouissances sensuelles en nous attachant à la matière retardent notre élévation, tandis que le sacrifice, l'abnégation nous dégagent par anticipation de cette épaisse gangue, nous préparent à de nouvelles étapes, à une ascension plus haute. L'âme s'élève ainsi sur l'échelle magnifique des mondes ; elle parcourt le champ sans bornes des espaces et des âges. A chaque nouvelle conquête sur ses passions, à chaque pas en avant, agrandie et purifiée, elle voit ses horizons s'élargir, elle aperçoit de plus en plus distinctement la grande harmonie des lois et des choses et y participe d'une manière plus étroite, plus effective. Alors le temps s'efface pour elle, les siècles s'écoulent comme des secondes. Unie à ses sœurs, compagnes de l'erraticité, elle poursuit sa marche éternelle au sein d'une lumière toujours grandissante.

De nos recherches et de nos méditations se dégage ainsi une grande loi : la pluralité des existences de l'âme. Nous avons vécu avant la naissance et nous vivrons après la mort. Cette loi donne la clé de problèmes jusqu'ici insolubles. Elle seule explique l'inégalité des conditions, la variété infinie des caractères et des aptitudes. Nous avons connu ou connaissons successivement toutes les phases de la vie terrestre, traverserons tous les milieux. Dans le passé nous étions comme ces sauvages qui peuplent les continents attardés ; dans l'avenir nous pourrions nous élever à la hauteur de ces génies immortels, de ces esprits géants qui, semblables à des phares lumineux éclairent la marche de l'humanité. Le temps et le travail, voilà les deux éléments de notre progrès. Cette loi de la réincarnation montre d'une manière éclatante la souveraine justice régnant sur tous les êtres. Tour à tour nous forgeons et nous brisons nous-mêmes nos chaînes. Les épreuves effrayantes dont souffrent certains d'entre nous sont la conséquence de leur conduite passée. Le despote renaît esclave ; la femme altière, vaniteuse de sa beauté, reprendra un corps infirme et souffreteux ; l'oisif reviendra mercenaire, courbé sous une tâche ingrate. Celui qui a fait souffrir souffrira à son tour. Inutile de chercher l'enfer dans des régions inconnues et lointaines. L'enfer est autour de nous ; il se cache dans les replis ignorés de l'âme coupable dont l'expiation seule peut faire cesser les douleurs.

(A suivre).

LÉON DENIS.

LA BONNE FOI

Une des principales qualités de l'être humain, la principale, la plus essentielle de toutes devrait être le respect de la bonne foi chez les autres et le désir ardent de l'acquérir pour soi-même. La bonne foi donne à celui qui la possède une indicible force morale qui le met au-dessus de toutes les vicissitudes, de tous les accidents fâcheux de la vie. Il n'est pas donné à tout le monde d'être ou de paraître savant, d'avoir ou de sembler avoir une haute intelligence, mais tous les hommes peuvent et doivent faire sincèrement des efforts pour devenir des hommes de bonne foi.

La bonne foi suppose et réclame une complète liberté d'examen et d'appréciation en toutes choses chez ceux qui sont doués de cette inappréciable qualité. On n'est pas de bonne foi envers soi-même lorsqu'on accepte les yeux fermés une opinion ou une croyance quelconque; on peut se tromper de bonne foi sur une chose, mais seulement après l'avoir examinée sérieusement et avec toute l'attention dont on est capable; si l'on dédaigne ou si l'on craint de l'examiner, on se trompe soi-même en se formant une opinion sur cette chose et fatalement on s'expose à induire les autres en erreur. C'est ce qu'on n'examine pas assez, et c'est ce qui fait que souvent avec de bonnes intentions on subit des résultats détestables.

Ceux qui voient un danger dans l'examen de certaines choses sérieuses ne se rendent pas un compte réel des choses et s'exposent à tomber et à faire tomber ceux qui les suivent dans un danger encore plus grand. Il ne faut point prendre l'ombre pour la réalité, ni le mensonge pour la vérité et, de par la force des choses, tout ce qui n'est pas vérité est mensonge à un titre quelconque. Lorsqu'on émet ce qu'on croit être une vérité, on a le devoir d'en démontrer l'existence, ou tout au moins de donner à ceux auxquels on s'adresse les moyens de se la constater à eux-mêmes. Toutes les démonstrations ne peuvent certainement pas être identiques les unes aux autres, car elles doivent essentiellement tenir de la nature des vérités qu'il importe d'enseigner.

Un enseignement moral ne peut pas toujours être appuyé sur des preuves matérielles, mais il a toujours à son service la réflexion, le raisonnement, l'intuition que les puissances invisibles donnent aux hommes de son plus ou moins de valeur, de sa plus ou moins grande solidité. L'intuition est un don divin, une marque indélébile de connaissances antérieurement acquises; mais il faut que cette intuition même, pour acquérir toute sa force et mériter toute la confiance qui lui est due, soit sévèrement scrutée et contrôlée. Il faut que la lumière de la raison la pénètre jusque dans ses profondeurs les plus intimes afin d'en montrer le fort et le faible, d'en faire jaillir tout ce qu'elle contient de vérité et d'erreur.

On démontre moralement l'existence d'une chose en prouvant sa nécessité absolue au point de vue de la justice la plus élémentaire, en amenant tout le monde à dire après examen : « Cela devrait être ainsi. » C'est là l'incontestable triomphe du Spiritisme, son incomparable supériorité en comparaison de toutes les autres doctrines philosophiques ou religieuses ; c'est là sa force et son indestructible vitalité. Si dans la partie expérimentale de l'œuvre, il fait toucher du doigt aux expérimentateurs de bonne foi des phénomènes quasi-matériels, s'il donne des preuves tangibles de l'existence et du pouvoir fluidique des Esprits, dans la partie morale, il s'adresse au cœur et à la raison de l'homme, à ce qu'il y a de plus élevé dans l'être humain. Les phénomènes matériels s'oublient quand on n'est pas suffisamment préparé à les observer ; ils peuvent être imités, ouvrir la porte aux supercheries, devenir une occasion de charlatanisme. Il n'en est pas de même de l'enseignement moral qui réalise le vœu de l'antiquité en obligeant en quelque sorte les hommes à « se connaître eux-mêmes » au simple examen de leurs tendances natives.

Les enseignements moraux ou scientifiques que les Esprits instructeurs de l'erraticité donnent à leurs médiums ne sauraient prêter ni à la supercherie ni au charlatanisme ; il faudrait être de la plus insigne mauvaise foi pour prétendre le contraire. Ici les adversaires se trouvent en présence de théories sérieuses et raisonnées qui peuvent leur déplaire, mais qui ne peuvent être sérieusement combattues ou infirmées que par le raisonnement et par une discussion forte et sincère. Ceux qui attaquent le Spiritisme et prétendent à tout bout de champ l'avoir anéanti sans retour se gardent bien de pénétrer sur ce terrain où ils sentent qu'ils seraient inévitablement battus. On n'attaque pas sérieusement les principes fondamentaux de la doctrine parce que ceux qui ont lu les divers exposés qui en ont été faits n'ont rien trouvé de vraiment sérieux à leur opposer. En discutant on appellerait l'attention sur ces choses qu'on voudrait enterrer à tout prix. On aime mieux se rabattre sur les manifestations physiques, et pour prouver qu'elles n'existent pas on les imite !

C'est peu logique et en même temps peu adroit, car pour quelques manifestations qu'on est parvenu à imiter tant bien que mal, combien de manifestations spontanées ne sont-elles pas restées sans imitation possible ! Des phénomènes de ce genre ont été constatés en maintes circonstances par les journaux les plus incrédules, car ils avaient eu pour témoins des populations entières. Qui ne se rappelle ces faits dont tant d'endroits divers ont été le théâtre ? ces bruits insolites et parfaitement intentionnels ? ces portes solidement fermées et attachées, ouvertes sans cause apparente ? des seaux remplis s'inclinant et versant d'eux-mêmes leur contenu ? des objets matériels très-pesants se transportant d'eux-mêmes à une plus ou moins grande distance ? le dîner d'une pauvre servante habitant non loin de Castres,

ainsi que cela a été affirmé par divers journaux non suspects de Spiritisme, descendant spontanément de la cuisine à la cave ? Et ces faits, nous le répétons, ont été constatés par des journalistes incrédules qui en ont été les témoins en même temps qu'une foule de personnes.

Ne se souvient-on pas aussi de l'énergique soufflet donné par une main invisible à un agent de l'autorité dans la maison de M^{lle} d'O., à Poitiers, où se sont produites dans le temps les plus bruyantes, les plus étonnantes et aussi les plus publiques manifestations de ce genre ? Aucun des jongleurs anti-spirites, gagés ou non, ne sont jamais parvenus et ne parviendront jamais sans doute à imiter de pareils faits. Ils ont pu réussir à contrefaire quelques résultats obtenus par certains médiums isolés ; jamais ils ne réussiront à contrefaire même de bien loin les phénomènes spontanément survenus à Poitiers et dans les environs de Castres, pour ne parler que de ces deux endroits, car les lieux où se produisent des phénomènes spirites spontanés sont innombrables. — Il serait à désirer que quelque spirite dévoué réunît une certaine quantité de ces faits avec attestations à l'appui afin de faire comprendre au public qu'il existe des phénomènes que toutes les négations de si haut qu'elles viennent, ne sauraient empêcher d'exister. Ce serait un recueil bien curieux et intéressant et fort de nature à prouver aux jongleurs en question qu'ils sont aussi impuissants à reproduire les grands phénomènes matériels basés sur des forces fluidiques intelligentes que les négateurs qui, par leurs applaudissements passionnés, leur font un orgueilleux piédestal, sont eux-mêmes impuissants à changer les lois de la nature. Les Esprits existent nonobstant toutes les négations, et malgré toutes les oppositions plus ou moins intéressées ils gouvernent le monde tant dans l'ordre matériel que dans l'ordre moral.

Les Esprits prouvent leur existence à quiconque veut bien se donner la peine de réfléchir et de s'écouter intérieurement. Ils se font connaître à tous par leurs pensées, par les inspirations dont ils sont les véritables auteurs. Il est de notoriété parmi les Spirites que des médiums dès l'abord ignorants ou du moins peu versés en certaines choses, s'instruisent par degrés, sans maîtres et sans livres, par le seul contact et la seule communication des Esprits. Tous ceux qui ont quelque peu observé, même bien superficiellement les phénomènes spirites de ce genre, savent que les instructions données à la plupart des médiums sont généralement de beaucoup supérieures par le fond et par la forme à ce qu'ils pourraient faire eux-mêmes, livrés à leurs propres forces. Eux-mêmes le reconnaissent et on ne peut réellement pas demander de meilleurs témoins de ce qui se passe en eux. Les malades eux-mêmes sont ceux qui donnent les meilleures indications au médecin sur leur état intérieur.

Loin de faire peu de cas de leurs réponses, le médecin les recueille avec soin, sachant bien que c'est là l'élément le plus précieux de bon

diagnostic et du traitement à suivre. Il semble dès lors que l'on devrait accepter, sous bénéfice d'inventaire bien certainement, les dires des médiums en ces matières où la jonglerie et le charlatanisme ne peuvent avoir que faire, puisque ce doit être un travail complètement gratuit. Des hommes qui de gaieté de cœur iraient se livrer au ridicule et se faire traiter de charlatans sans y avoir aucun intérêt particulier, pourraient à bon droit, aux yeux de certaines personnes, passer pour des insensés. Il est des gens qui prennent avant toutes choses leur propre intérêt matériel ; ils n'hésitent généralement pas à lui sacrifier beaucoup, parfois même jusqu'à ce qu'ils nomment « leur honneur », car dans un certain monde *l'argent lave toutes les taches*. Ils ne comprennent pas l'intérêt moral ; tout au plus si dans l'ordre immatériel ils sacrifient quelquefois leurs richesses matérielles à leurs aspirations ambitieuses, à l'orgueil qui doit consommer leur ruine. Mais l'intérêt moral universel qui guide dans leurs voies spirites et médiums, leur est complètement inconnu, parce qu'ils ne croient pas à la vie future et au juste retour des choses. Où est la bonne foi ? Où est la mauvaise foi ? Où est l'insanité ? Où sont les idées saines ? Où est la raison ? Où est la force ? C'est ce que nous examinerons.

E. CORDURIÉ.

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

PAR A. DE LAMARTINE

(Suite)

IV.

C'était une mesure informe de pierres sèches sans ciment, adossée à un grand bloccarré de roche grisâtre sur laquelle on voyait encore debout, mais sans porte, sans fenêtre et sans toit, les murs de la troisième cabane du hameau des huttes que j'avais visitée autrefois. La plate-forme de cette roche, qui avait servi de piédestal à cette hutte de chevrier, était jonchée de tuiles pulvérisées par les pieds des animaux, de tronçons de solives dont une extrémité portait encore sur le mur, et dont l'autre bout pendait sans support vers le sol ; enfin de vieux lambeaux de chaume déchirés du toit et tourbillonnant au vent.

La suie noire contre un pan de briques autrefois crépi marquait encore la place du foyer où cette famille de montagnards avait vécu, aimé, tari. Derrière ces murailles en ruine, le rocher creusé en lit de torrent par l'écoulement des eaux de source et des pluies, formaient une sorte de canal naturel d'où la petite cascade pleuvait à petit bruit dans le ravin. C'était de ce côté qu'ouvrait jadis la fenêtre basse de la cabane tournée au nord. Un immense lierre, les racines dans l'eau, encadrait déjà de mon temps cette fenêtre de ce côté de mur. Maintenant, il remplissait

l'ouverture tout entière d'une gerbe touffue de ses feuilles et de ses grappe noires, comme s'il eut porté des fruits de deuil sur la ruine de la maison qui l'avait nourri. Il s'accrochait aux solives, aux jambages de la cheminée, à l'entablement de la porte, il se hérissait en corniches débordant au sommet de chaque pan de mur et sur les rebords même de la niche comme un chien couché sur son maître mort, qui l'étreint de ses pattes, qui le couvre de son corps et qui semble défier les hommes de lui enlever la dépouille de celui qu'il a aimé.

Claude n'avait pas essayé de relever la maison éboulée de sa famille et de s'y refaire un asile à lui-même. Rien n'aurait été plus facile quand la pierre, le bois, les tuiles étaient encore sains. Pourquoi avait-il préféré se giter au pied du rocher, sous une espèce de concavité qui formait autrefois, l'étable des chèvres et se coucher là comme un mendiant sous la porte, Dieu le sait. Sans doute ce fut par quelque superstition secrète du cœur pour le toit où il avait vécu et aimé, ou par l'horreur de s'y voir seul et de le sentir si vide après l'avoir vu si plein. Car ce n'était pas paresse ; il faisait toutes les semaines pour rien plus de travail qu'il n'en eût fallu pour relever et entretenir la solide cabane de sa mère.

V.

Quoi qu'il en soit, sa maisonnette ou plutôt sa grotte ne consistait qu'en une espèce de cave taillée, ou par les eaux ou par l'éboulement d'une partie des parois, dans le flanc du rocher. Comme cette cavité était peu profonde il y avait ajouté deux petits murs de pierres informes et la plupart triangulaires de granit roulé. Ces pierres étaient posées sans art, les unes sur les autres, de manière cependant à ce que les angles sortants des unes s'enchâssassent dans les angles rentrants des autres comme les murs cyclopéens qu'on voit en Etrurie sans savoir qui les a bâtis, de la nature ou de l'homme. Ces deux murs partaient du rocher ; s'avançaient de quelques pas la rocaille en pente, mêlée de quelques touffes de bois ; un autre mur pareil les rejoignait. Il était percé en face de la vallée, d'une porte basse et d'une lucarne à côté, fermée d'une botte de genêts encore en fleurs. La porte, bâtie de trois morceaux de planches vermoûlues évidemment empruntées au débris du plancher de la cabane supérieure, n'avait d'autre serrure qu'un loquet de bois levé par une ficelle qui pendait dehors le jour et qui rentrait la nuit par un petit trou au-dessus du loquet dans l'intérieur de la hutte. La partie du toit qui s'attachait au rocher et qui en débordait de quelques toises était couverte, au lieu de chaume, de petits balais

degenêts fortement liés les uns aux autres par de grosses cordes de paille d'avoine tordues, sur lesquels glissait la paie et croissaient des touffes de pariétaires.

Le roc lui-même servait de toit naturel au fond de la cabane. On voyait encore sur ce rebord proéminent du rocher les restes d'une vieille poutre, et décorée d'un débris de balustrade et d'une ou deux marches d'escalier, qui était autrefois le porche rustique de la maison. Les lierres chevelus dont j'ai parlé, qui envahissaient à présent toute l'antique demeure, débordaient de cette galerie en ruines jusque sur le toit de la nouvelle hutte. Un coignassier tortueux, quelques génévriers aux perles noires et une immense troche d'aubépine, végétations saxillaires, s'étaient enracinés dans une corniche naturelle de roc. Ils pendaient de là avec leurs branches les guis, leurs fruits et leurs fleurs sur le toit. Ils le recouvraient presque tout entier de feuilles mortes, de feuilles vertes et de neige odorante d'aubépine. Je fus étonné de voir parmi ces branches deux ou trois nids de petits oiseaux des hauteurs. Ils couvaient leurs œufs en me regardant du fond de l'ombre des feuilles.

(à suivre).

INVOCATION

Vois, ô Père, la famille
Qui se prosterne à tes pieds.
Fais que ta parole brille
Dans nos cœurs purifiés.

REFRAIN

Ta lumière nous éclaire
Jusqu'à notre dernier jour,
Ton esprit nous régénère,
Mets en nos cœurs ton amour.

—
Accorde-nous la sagesse
Que prescrit ta sainte loi,
Fais que notre cœur progresse
Dans la Charité, la Foi.

—
Fais que notre âme docile
De t'aimer ne cesse pas,
Et que ton saint Evangile
Nous guide jusqu'au trépas.

—
Entends, Seigneur, la prière
Qu'en ce jour nous t'adressons,
Toi que comme un tendre père
Nous louons et bénissons.

—
Permetts aux mânes chéries
De ceux qui nous ont quittés
De leurs prières bénies
D'aider tes fils incarnés.

—
Que ta clémence s'étende
Sur tous les Esprits souffrants,
Et que ta bonté les rende
Dans le malheur patients.

—
Afin qu'avec tes saints anges,
Dans le céleste séjour,
Ils célèbrent tes louanges
Et proclament ton amour.

O. HENRION.

LES CONGRÈS

C'est le cas de répéter ici que si le Souverain Maître n'a pas mis la main à la construction d'un édifice, c'est en vain que les constructeurs ont travaillé. Si dans les congrès de toute nature la volonté divine n'est pas prise pour base, si la justice et la charité, l'amour des hommes ne président pas aux délibérations tenues, aux résolutions prises ou à prendre, on a fait un travail vain ou dangereux. C'est ainsi que fort souvent à la place de l'ordre qu'on aurait voulu établir, se produit un effroyable désordre; au lieu d'une paix féconde et durable, on voit se déchaîner des guerres dont nul ne peut prévoir la fin; au lieu des adhésions nombreuses qu'on se croyait en droit d'attendre, on ne recueille que de décourageants insuccès.

D'où cela vient-il? Cela vient de ce que l'idée chrétienne reste abandonnée, incomprise à peu près de tous et que l'idée chrétienne est la représentation la plus pure de la loi divine, de la volonté du Souverain Maître. Nous avons séparé assez souvent la forme du fond, les pratiques extérieures de l'idée elle-même pour que nous ne soyons pas obligé de faire sur ce sujet une nouvelle profession de foi. Ce que nous pouvons dire pour asseoir notre pensée avec toute la clarté possible, c'est que à nos yeux, et pour prendre un exemple catégorique, un musulman qui aime son prochain est plus chrétien qu'un catholique très pratiquant qui ne l'aime pas. Telle est la doctrine de Jésus, sa pensée intime, l'irrévocable jugement qu'il porte sur ceux, qui se croyant siens ou du moins se disant tels, font des œuvres contraires à la charité, et sur ceux qui suivent ses préceptes tout en faisant profession de mépriser son nom et sa doctrine.

Que lui importent les mépris et les adorations? N'est-il pas autant au dessus des uns que des autres? Ce qui lui importe avant tout, c'est que

les hommes s'aiment entre eux et marchent ensemble vers le progrès, vers la science et la civilisation, appuyés sur les bras des uns et des autres; voilà le vrai et l'unique christianisme. Il n'a pas pu être toujours enseigné ainsi, car aux peuples enfants il faut des formes enfantines, tandis qu'à des hommes sérieux, il faut des choses sérieuses que la raison ne puisse jamais repousser, à des penseurs libres d'entraves il faut le réconfortant de pensées saines et vigoureuses.

Sur les ruines de toutes les idolâtries s'élèvera le culte libre de « Dieu-idée. » Ce culte que connaîtront les temps prochains peut et doit être dès aujourd'hui annoncé aux populations. Les catholiques, les enfants de l'Islam, les israélites, les protestants, les adeptes de toutes les religions et de toutes les philosophies, les libres penseurs, ceux même qui se disent athées sans l'être foncièrement, tous ceux en un mot qui exercent la charité envers leurs semblables, doivent être conviés à un congrès universel. Le temps est venu où chaque chose devant être rétablie dans son vrai sens, les prophéties de Jésus doivent recevoir leur complète réalisation. Les hommes qui travailleront à cette fusion universelle qui doit unir l'orient à l'occident, le sud au septentrion dans une même pensée d'amour, de concorde et de charité, pourront se dire vraiment chrétiens, et nul ne pourra leur contester ce titre éminemment humain qu'ils porteront écrit non sur leurs fronts, mais dans les profondeurs les plus intimes de leurs cœurs.

La définition du vrai chrétien doit être celle-ci : « le chrétien est l'homme qui aime son prochain. » Tout le reste est de l'invention des sectes et doit disparaître avec elles. La victoire du Christ est dans l'unification promise, dans cette immense évolution de toute l'humanité civilisée vers le Bien, le Vrai, le Beau, vers les plus pures clartés divines. La formation d'un semblable congrès n'est certainement pas l'œuvre d'un jour, mais en ceci comme en toutes choses, les premiers pas sont les plus difficiles. Les bases en sont déjà construites sur le roc inébranlable de la vérité; la communion de pensées qui existe déjà entre tous les spirites sincères est un gage sûr du succès qui attend l'entreprise d'un congrès foncièrement humanitaire.

Que le mot *Spirite* pour la plupart de ceux qui le prononcent ou l'entendent prononcer, ne soit pas pour eux un épouvantail. Les spirites n'ont aucune prétention à une suprématie quelconque, et si leur doctrine doit former la base essentielle de l'Édifice nouveau, c'est que seule elle prouve la nécessité d'une solidarité perpétuelle entre les êtres humains. En démontrant la persistance de la vie après la mort corporelle, elle console, elle fortifie, elle fait des hommes de conscience et de courage; voilà pourquoi l'avenir lui appartient. Que tous deviennent spirites un jour, cela n'est pas douteux; mais pour le moment aucune profession de foi, autre que celle d'aimer son pro-

chain et de travailler sincèrement à l'union de tous les hommes entre eux, n'est nécessaire.

Cette union universelle, chef-d'œuvre de la civilisation promise par Jésus, doit être poursuivie par tous les moyens honnêtes que les hommes de foi sérieuse et de liberté ont en leur pouvoir. C'est faire œuvre chrétienne que d'y coopérer, c'est faire œuvre anti-chrétienne, que d'y faire opposition. C'est maintenant surtout que les hommes se connaîtront à leurs fruits et qu'il faudra savoir ne pas s'arrêter à la surface des choses, mais pénétrer au contraire au cœur même des questions à résoudre. Il ne faut pas se contenter de lire les étiquettes et encore moins leur accorder la confiance que jusqu'ici on a exigée pour elles; il est nécessaire de savoir ce qu'elles recouvrent et la qualité des choses que l'on vante. Nul n'a le droit d'être cru sur parole et l'on ne voit pas pourquoi des hommes sincères dont on suspecte la bonne foi ou la raison, accorderaient à d'autres une faveur qui leur est refusée.

Jésus a proclamé, il y a bientôt dix-neuf siècles, l'unité future de tous les cultes, l'union nécessaire de toutes les sectes en une même pensée d'amour. Les anathèmes et les inventions cléricales sont autant de barrières qui divisent au lieu d'unir, qui font naître la haine au lieu de propager l'amour. Ceux qui jettent l'anathème ou inventent des dogmes nouveaux qui ne sont pas dans la nature même des choses, se livrent donc à des œuvres anti-chrétiennes qui mériteraient elles-mêmes l'anathème, si aujourd'hui ces barbares condamnations avaient une raison d'être. Ces hommes travaillent pour eux ou du moins croient travailler pour eux et non pour la propagation de leurs croyances qui chaque jour perdent de plus en plus du crédit qu'on a bien voulu leur accorder jusqu'ici.

Nul n'a le droit de dire : « La religion c'est moi, » nous savons bien qu'on ne le dit peut-être pas ouvertement, mais on le pense et on agit comme si on le disait. On a tort, car on se divinise aux yeux des masses et ce faisant on rabaisse la divinité au niveau des ambitions et des cupidités humaines. Il n'est pas chrétien d'agir ainsi, car l'humilité n'a rien à voir dans des prétentions aussi exagérées. A ces actes il est donc urgent d'en opposer d'autres plus raisonnables et plus chrétiens. Il ne s'agit pas de fonder une religion nouvelle; la religion est éternelle par son essence même, il suffit de réveiller des vérités endormies et de les rendre accessibles à tous. « Laissez venir à moi les petits enfants », disait Christ; « laissez venir à nous, disons-nous à notre tour, tous ceux qui se sentent intérieurement poussés vers la pratique de l'amour du prochain, vers tous les apaisements, vers les saintes aspirations à tous les progrès, à toutes les libertés! Laissez-les venir à nous, car c'est sur eux que doit être fondée l'alliance humanitaire universelle. »

C'est sur eux tous et non sur quelques-uns, sur eux tous formés en congrès, réunis en une assemblée pacifique dans son essence même, dans ses origines, dans la fin qu'elle se propose. Ce ne sera pas seulement un congrès de la paix, ce sera une réunion d'hommes dévoués à tous les progrès, à toutes les améliorations que réclame l'état actuel du monde terrestre. Les prévisions de Jésus ne peuvent pas ne pas s'accomplir, car il lisait comme dans un livre ouvert les faits qu'il annonçait ou plutôt *ne parlant pas de lui-même*, il se contentait de reproduire fidèlement les pensées qui lui étaient inspirées.

Maintenant comment ses propres paroles ont-elles été traduites ou reproduites ? Quel degré de fidélité peut-on accorder aux traducteurs et aux reproducteurs ? Que chacun consulte sa conscience et fasse un appel sérieux à son expérience quotidienne, et chacun se rendra à peu près compte de ce qui a dû se passer aux diverses époques où les paroles du Christ ont été rapportées. De plus, sans vouloir nous occuper quant à présent des falsifications intéressées qui peuvent, doivent même avoir été commises, étant donné le caractère ambitieux de ceux qui plus tard se sont dits les successeurs des apôtres, nous ne pouvons pas néanmoins nous empêcher de faire nos réserves à cet égard. Nous sommes en toutes choses les amis de la vérité, nous aimons et honorons Jésus, comme nous savons qu'il veut être aimé et honoré, comme nous savons qu'il a le droit de l'être.

Nous ne l'adorons pas, parce que nous savons de science certaine, qu'il repousse toutes sortes d'adorations s'adressant à sa personne, que ces adorations qui tiennent à l'idolâtrie, ne peuvent exciter que sa commisération ou son mépris ; sa commisération pour les adorations de bonne foi, son mépris pour les adorations intéressées. Que l'on veuille bien remarquer que nous disons les adorations et non pas les adorateurs : paix aux hommes égarés, mais guerre aux doctrines qui les égarent !

Des admirations de bonne foi et que ne commandent point l'intérêt, Jésus extrait une pensée d'amour, toute la pensée d'amour qu'elles contiennent, et rejette tout le reste comme de dangereuses futilités. Voilà l'opinion réelle de celui qui fut le Christ sur les idolâtries du présent siècle. Ce que ne savent pas les vivants, ce que pourtant leur raison devrait bien leur apprendre, ceux que vous nommez les morts le savent et le disent. Un congrès vraiment chrétien est formé dans l'erraticité ; ce congrès commence à produire des effets d'une très grande portée ; si les hommes n'étaient pour la plupart aveuglés par le fanatisme ou l'incrédulité ; glacés par une indifférence qui les blase, ils verraient clairement ces choses et se hâteraient de répondre à cette majestueuse pensée des morts par l'exécution d'une pensée identique.

LE RESPECT DE LA VIE DES ANIMAUX

Quand donc l'humanité cessera-t-elle d'être esclave de ses préjugés et de son indifférence à l'égard des animaux ? Eh quoi ! l'homme qui se dit et se croit l'être le plus parfait de la création et qui, avec tout son petit bagage de science sujette à contradictions, à erreurs, ne peut donner la vie à un brin d'herbe, à un ciron, se joue de milliers de petites existences et les fauche méchamment, froidement, par distraction, sans but, pour le seul plaisir de détruire et d'affirmer une supériorité contestable, ressemblant fort à la tyrannie blâmée et combattue si souvent par lui chez ses semblables ! Voyez, en effet, par un beau jour d'été, ce père se promenant dans la campagne avec ses enfants. On rencontre, par hasard, un pauvre petit carabe qui cherche sa nourriture, ou un limaçon se hâtant lentement vers les lieux humides, ou une araignée qui tend ses fils. Obéissant à un mouvement inexplicable pour un être doué de raison, de jugement, le père, au lieu d'entretenir dans le cœur de ses enfants des sentiments d'humanité, qui contribuent à faire plus tard les bons fils et les bons citoyens, leur donne l'exemple de la cruauté en écrasant avec le pied ou avec sa canne, la bette-tiole importune qui ose se trouver sur son passage. Mais de quel droit, monsieur, vous permettez-vous cela ? En agissant ainsi, vous privez peut-être une famille de sa mère, un mâle de sa compagne. Cet acte une fois consommé, si, je suppose, un animal plus fort que vous, sortait subitement d'un fourré pour venger l'innocent et vous attaquait, vous et vos chers enfants, que feriez-vous ? Vous iriez chercher des armes, du renfort, et vous n'attaqueriez qu'autant que vous seriez supérieur en nombre, ce qui serait le comble de la lâcheté. Eh bien, ne faites donc pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. Bien qu'il ne s'agisse ici que d'animaux et que je ne prétende établir aucun parallèle entre eux et l'homme, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont droit aussi bien que vous, à l'air, au soleil, à la vie, puisque Dieu les a créés et que ce qu'il fait est bien fait. La nature ne s'est pas contentée seulement de donner aux arbres les feuilles, les fleurs et les fruits, aux prairies la brise parfumée, aux grands bois, le frisson plein de rêverie, aux flots paisibles et scintillants des fleuves, la fraîcheur, elle a rempli ses tableaux vivants d'êtres qui sont plus souvent les auxiliaires que les ennemis de l'homme. Dorénavant, quand vous irez dans la campagne, employez donc vos loisirs à apprendre aux paysans à ne pas détruire à tort et à travers *la taupe, la chouette, le hérisson, le blaireau, le lombric, le crapaud*, et tous les insectes qu'ils appellent indistinctement : *barbeaux de St-Jean, sales bêtes bonnes à tuer*; faites-leur bien comprendre que leur intérêt personnel leur fait un devoir d'épargner, de protéger même ces commensaux, et vous aurez, je vous l'assure, fait une bonne action.

En dépit des égards que nous devons à la femme, il est triste de constater que ses attributions l'entraînent fréquemment à martyriser les animaux. Peut-être un galant défenseur des dames me dira-t-il avec raison que les hommes qui se livrent au plaisir de la chasse, sont des bourreaux, eux et leurs chiens. Mais je répondrai que ce qui est pis encore, c'est de voir, comme je l'ai vu de mes yeux, dans les marchés publics de certaines villes, des *mégères* retroussés jusqu'aux manches saisir de malheureux lapins par le cou, leur enfoncer deux doigts dans les orbites, leur arracher le globe de l'œil et les dépouiller vivants, afin d'éviter de percer la peau qui, alors, est d'une meilleure vente. De telles scènes se passant en public devraient être interdites par la police et sévèrement punies par la loi *Grammont* qui est loin d'être appliquée (1).

Une bonne mère de famille, une candide et douce jeune fille ne se font aucun scrupule de prendre une paire de ciseaux et de saigner un poulet. Que ne le tuez-vous donc tout d'un coup ?

Non, il vaut mieux recueillir le sang ; il sert à lier la sauce et rend la fricassée si appétissante. Les mêmes femmes tricotant ou faisant de la broderie le soir, au coin du foyer, font sonner bien haut leur bonté et ne feraient, disent-elles, une égratignure à qui que ce soit. Etrange contradiction entre les paroles et les actes. Il n'est pas jusqu'aux enfants que les parents n'encouragent à faire des collections d'insectes. Je veux bien croire que l'étude de l'entomologie comme toutes celles des sciences naturelles ne saurait être trop conseillée à la jeunesse, mais elle ne sera réellement profitable et moralisatrice que quand elle sera établie sur de nouvelles bases.

Vous voulez, dites-vous, pour mieux observer, posséder les insectes eux-mêmes, et pour cela vous les privez d'abord de leur liberté, et ensuite vous les faites mourir lentement après leur avoir traversé le corps d'une longue épingle. A quoi bon ces souffrances ? Ne serait-il pas plus simple d'acheter un bon ouvrage traitant de cette matière et de consulter les planches quand vous le désirez. Si la question d'achat vous paraît trop onéreuse à résoudre, prenez avec précaution les *sujets*, enfermez-les quelques jours dans une boîte en leur donnant de l'air et de la nourriture, étudiez et rendez-leur la clef des champs. Vous aurez à la fois utilement employé votre temps et fait des heureux.

Nous ne devons pas plus torturer un infusoire qu'un éléphant ; ils ont autant coûté l'un que l'autre à l'architecte. Respectons même les végétaux qui sont, eux aussi, doués de sensibilité quoique à un degré inférieur. Depuis le plus grand jusqu'au plus petit, ne voyons dans les êtres qu'une immense chaîne dont nous sommes un des anneaux, faisant suite à d'autres multipliés à l'infini, et ne repoussons par la force que les bêtes féroces ou nuisibles. C'est surtout en nous exerçant à être charitable envers les animaux et en donnant l'exemple à nos enfants que nous pourrions arriver à former une grande famille hu-

(1) L'auteur de cet article est français.

maine digne de ce nom, c'est-à-dire qui aura horreur du sang et n'écouterait plus la voix de la haine ni de la vengeance. C'est alors que la planète la *Terre*, une des moins favorisées de l'espace, deviendra fatalement un séjour de paix, de bonheur, récompense bien méritée par ceux qui auront tant travaillé pour l'obtenir.

GOUNIN-GHIDONE

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE

23 janvier 1830.

MEDIUM : M^{me} Krell.

Il y a autant de différence entre l'esprit et l'incarné qu'il y en a entre le vieillard et l'enfant. Ce que l'enfant préfère le vieillard le repousse et ce que le vieillard aime fait peur à l'enfant. Le vieillard sait et l'enfant cherche.

Que faites-vous pendant votre incarnation ? Qu'espérez-vous en retirer ? Que sera-t-elle au profit de votre individu spirituel ? Questions que vous vous posez et lorsque vous êtes arrivés sur cette terre, pleins de zèle et n'envisageant vos épreuves de courte durée que comme des événements de mince importance, vous vous êtes imposés à vous même un travail de recherches dans cette partie de vous-même que vous avez appelée spiritualité. Quel a été votre but en acceptant le travail qui vous pousse un peu en dehors des chemins que la science avait tracés jusqu'aujourd'hui ? Vous avez voulu, puisque une halte relative vous était imposée, ne pas perdre de vue ce point lumineux vers lequel vous marchez depuis si longtemps. Vous avez voulu aussi, chercher dans ce travail une force plus grande, car après avoir entrevu dans toutes leurs splendeurs et toutes leurs plénitudes les beautés spirituelles, vous aviez peur du découragement qui suit toujours la solitude de l'incarnation.

Rentrer dans la spiritualité ne fut-ce que pour un instant, respirer même une minute, vous êtes vous dit, l'air de notre patrie, cela suffira pour que nous n'abandonnions pas la tâche.

Voilà pourquoi le rayon de vérité contenu dans la foi spirite a fait immédiatement votre conquête et voilà pourquoi, poussé par cet irrésistible besoin de dévouement qui est la propriété de tout esprit sorti du vulgaire, vous essayez de déverser sur votre humanité tout entière, ces rayons lumineux qui font et votre paix et votre force !

Vous seriez bien plus forts encore si dans le cours de votre existence vous ne laissiez la matière se poser en travers de votre marche, c'est-à-dire, si écartant, comme vous le pourriez sans peine, toute considération mesquinement humaine, vous avanciez sans arrêt, sans secousse, paisiblement et fermement à l'accomplissement du travail que vous avez à faire et qui est celui-ci : pousser l'homme à s'étudier lui-même dans sa nature spirituelle, lui offrir en compensation de ce

travail, non seulement la certitude de sa vie, mais celle de son bonheur éternel. Lui montrer ce bonheur tel qu'il est réellement, ne consistant pas en jouissances qu'il peut acheter sur la terre, mais à s'élever par un travail, par un dévouement toujours plus grand jusqu'aux limites de la divinité.

Ne vous récriez pas, et ne cherchez pas à aller plus loin que ma pensée; le bonheur parfait, c'est le dévouement parfait, c'est la création constante. La divinité seule la possède, mais il est donné à l'esprit, après des séries d'existences dont vous pouvez déjà saisir la portée, de posséder une étincelle de ce bonheur, en animant à son tour, en procréant la vie, pourrais-je dire. La richesse de l'esprit consiste à posséder en soi, assez de vie, pour pouvoir en donner.

N'oubliez donc pas, vous qui m'écoutez, que vous n'êtes plus ici bas pour vous apitoyer sur vos propres douleurs et pour récriminer contre l'existence que vous avez bien voulue telle qu'elle est, mais bien au contraire, pour travailler à jeter les fondements de cette science-religion qui doit faire le bonheur de cette humanité que vous avez le devoir d'aimer avant et par-dessus toutes choses.

Si vous êtes tels que je viens de le dire, vous serez animés par le souffle divin, vous pourrez mieux nous comprendre, mieux saisir le sens profond que nous cachons quelquefois sous une parole simple, mieux vous pénétrer des vérités que votre nature même vous cache à chaque instant, mais que vous pouvez découvrir à l'aide de votre volonté. Plus forts, mieux instruits, plus heureux par conséquent, vous ferez autour de vous la lumière et la paix.

BERNARD.

Groupe spirite Henri Lebreton du Mans

(Séance du 15 Avril 1880)

L'esprit d'Almir Contreau, notre guide dessinateur, vint prendre la direction de nos travaux.

M. Auffinger, rédacteur de la *Chaîne magnétique*, prenant part aux grandes manœuvres militaires et faisant séjour dans notre ville, assistait à cette séance.

La matérialisation s'annonça par des lueurs au plafond, par des coups frappés en divers endroits et par l'agitement de la sonnette.

Une dame avait apporté un bouquet, en mémoire de l'anniversaire de la mort de son fils, ce bouquet avait été placé sur la table à côté des accessoires de dessin.

Une main se montra très-brillante, très-bien formée, ouvrant et fermant les doigts et vint presser la main de M. Auffinger; les Esprits prirent le bouquet, l'élevèrent très-haut et à plusieurs reprises, le firent sentir à toutes les personnes présentes. Le dessinateur prit son chevalet, l'éleva en l'air, le coucha sur la tête du médium avec la feuille

de carton qui se place dessus, fixa dans cette position une feuille de papier avec de petits clous destinés à cet usage, remit le chevalet sur la table, traça quelques traits puis s'en fût essayer son crayon en traçant plusieurs ronds au plafond et revint à son travail ; nous le voyions très-bien , il avait une main qui tenait le haut de la feuille de carton, l'autre qui dessinait. Son travail dura à peu près un quart d'heure, ensuite par coups frappés il dit à M. Auffinger : J'ai cherché un sujet qui puisse te plaire.

M. Auffinger le remercia, la sonnette fut de nouveau agitée, un grand coup ébranla la cloison, les Esprits frappèrent pour nous dire bonsoir et la lumière fut apportée. Sur une feuille de papier de 30 c. de hauteur sur 24 de largeur, il y avait une académie, représentant une femme ; au-dessous étaient écrits ces mots : L'extase, en haut, à gauche : Groupe du Mans, au-dessous les lettres A. C. initiales du dessinateur.

M. Auffinger enchanté a remercié notre ami Almir et lui a promis de montrer son travail à nos amis de Paris. Ensuite, après la prière, la soirée étant terminée, chacun se retira.

Le Mans, le 16 Avril 1880.

ERNESTINE F^m^e LEBRETON.

NÉCROLOGIE

Le 2 Juin est décédée à Vivegnis M^m^e M. J. Colleye, épouse Bar, laquelle a été enterrée par les soins de la Société Spiritualiste. Nous recommandons son Esprit aux prières de nos frères et sœurs en croyance.

Nous donnons ci-après le discours prononcé sur la tombe par notre frère en croyance, M Cabolet, au milieu des vociférations d'une foule ignorante et haineuse que le garde-champêtre était impuisant à contenir.

Ajoutons que le doux pasteur de cette paroisse avait donné ordre au fossoyeur de faire mettre notre sœur dans le *trou des chiens*, mais que le digne bourgmestre sut faire respecter la loi et les droits civils en faisant creuser la fosse à la suite de la dernière sans distinction.

M. le curé pourra réfléchir sur son acte d'intolérance et sur le néant de son autorité en contemplant cette tombe d'une *damnée* (sic) située à 2 mètres de sa fenêtre.

Le dimanche suivant, la *Chaire de Vérité* retentissait des accents vengeurs de ce bon prêtre qui félicita ses paroissiens d'avoir hué sur le passage du cortège et pendant l'inhumation.

Charité, Charité, combien tu es peu pratiquée par ceux-là mêmes qui se prétendent les ministres d'un Dieu de miséricorde ! Mais disons avec le proverbe : *Quos vult perdere Jupiter démentat.* » Quand Dieu veut châtier un peuple il ôte la prudence au roi.

Quand Dieu veut châtier une secte, il ôte la prudence à ses prêtres.

Messieurs, Mesdames, frères et sœurs,

Un évènement aussi triste qu'imprévu nous réunit aujourd'hui dans ce lieu funèbre. Tel serait le langage que vous tiendrait celui qui viendrait rendre les derniers devoirs à l'un ou l'autre de ses amis, avec l'accompagnement obligé des cérémonies de l'Église. Ah! Messieurs, c'est que la foi des Chrétiens de nos jours est appuyée sur des fondements ébranlés par la science et que le doute lui a fait place dans le cœur des fidèles. Quant à nous quelles paroles autres que des actions de grâce peuvent sortir de nos lèvres en ce moment? C'est, Messieurs, que notre foi, à nous, est enracinée dans nos cœurs et qu'elle peut seule regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. C'est que, croyant en un Dieu juste et bon, nous n'admettons pas ces théories improbables du ciel et de l'enfer et que nous croyons à la survivance de l'âme, à une situation heureuse ou triste pour elle selon ses mérites, mais non pas éternelle. Je m'arrête à ce court exposé de notre chère Doctrine, car je crains d'abuser de vos moments et je me hâte d'affirmer que cette Foi était celle de notre sœur Marie-Jeanne Colley, épouse Bar. C'est elle qui lui a donné la force de supporter ses terribles souffrances et d'envisager la mort sans trembler. Ses sentiments, dictés par cette foi raisonnée et rationnelle avaient fait de Marie-Jeanne un modèle d'épouse, une bonne mère. Dieu vient de la rappeler, jugeant dans sa sagesse ineffable le moment venu de finir son pèlerinage terrestre et nous avons le ferme espoir qu'elle a mérité de s'élever d'un échelon dans la hiérarchie spirituelle. En tous cas, nous savons que son Esprit nous voit et nous entend; nous croyons que sortie de sa chrysalide corporelle son âme plane radieuse et heureuse dans les sphères célestes, joignant ses actions de grâce à celles que font entendre les myriades d'Esprits qui l'ont précédée dans l'erraticité.

Cependant une pensée de regret peut se glisser dans nos cœurs; ce n'est pas de l'avoir perdue, ô notre sœur; c'est que tes petits enfants ont perdu leur mère. Mais nous le savons, ton amour les entourera de ses effluves, tu les soutiendras et les conseilieras. Tu feras en sorte que ton époux suive les conseils qu'il te sera permis de lui donner ou les inspirations qu'il recevra de toi, et tu ne regretteras pas cette dépouille qui va rentrer dans le grand laboratoire pour servir bientôt à la vie d'autres êtres. Tu ne le regretteras ni le mépriseras, car tu sais qu'il aura servi à ton avancement. Prie donc pour nous et avec nous, Marie-Jeanne, et dès que tu seras sortie du trouble, viens nous visiter et nous assister, viens avec nous prier et glorifier Dieu, souveraine Sagesse, Justice immuable et reçois ici l'expression de toute notre sympathie et les vœux que nous formons pour ton bonheur.

Dieu juste et miséricordieux, vous avez rappelé à vous l'Esprit de notre sœur Marie Jeanne, permettez à ses bons guides, à son ange gardien de l'assister et de la conseiller afin qu'elle se reconnaisse bientôt et que sortant du trouble elle puisse bientôt se mettre à l'œuvre de son épuracion et qu'ainsi il lui soit donné de reconnaître votre infinie bonté. A vous ô Dieu soit gloire et louange à jamais.

Amen.

LE FOLLET DE MONTRÉSOR (Suite)

Le maire d'une commune voisine de chez nous est un esprit-fort, — c'est lui qui le dit — et pour faire enrager son curé, l'autre jour il a acheté avec ostentation, à une vente publique, les œuvres

complètes de Voltaire reliées en veau. Il les a payées un prix fabuleux. Le curé qui assistait à la vente et qui voulait d'abord avoir ces livres pour rien afin de les faire brûler chez lui comme hérétiques et damnables, le curé verdissait chaque fois que l'autre plaçait une surenchère et, naturellement, entre vêpres et complies, le très-saint homme fit un sermon contre les libres-penseurs. Le maire fut massacré administrativement, écrasé théologiquement et pulvérisé politiquement. Le pauvre éreinté vint le lendemain me demander conseil, car le curé a plus d'influence que lui. Nous en parlâmes longtemps ; puis la conversation tomba par malheur sur les questions religieuses. Nous ne fûmes plus d'accord et le bonhomme de bourgmestre me confondant dans sa fureur avec le curé et tous les bigots, s'emporta, tonna et sortit l'injure à la bouche. Là, là, Messieurs les esprits-forts, pas tant de bruit ! Nous autres Spiritites nous ne damnons personne ; seulement nous demandons qu'on nous laisse penser à notre guise sans nous rire à la barbe. Il vous plaît à vous de ne voir dans le monde qu'un composé d'atomes qui s'accrochent et se décrochent ; allons donc ! cela nous est bien égal pourvu que nous ne soyons pas forcés de regarder l'univers dans vos lunettes. Ingénieux système, ma foi. Tout s'est organisé sous l'influence de la force plastique, selon vous. Pas bête du tout, la force plastique ; en avez-vous un morceau dans vos collections ; combien a-t-il d'épaisseur par centimètre carré ? Puisque vous ne reconnaissez que ce qui est tangible ou appréciable aux sens, vous avez dû calculer les éléments de la Force plastique ; et du moment que vous en parlez, vous savez évidemment sa densité et son degré d'ébullition ; autrement vous n'en parleriez pas, bien sûr ! Et voilà ; vous ne voulez pas admettre Dieu ni l'âme, que vous ne trouvez point au bout de votre scalpel ; mais il vous paraît bien plus scientifique d'admettre la force plastique qu'on ne voit pas davantage. Car, en dépit des microscopes, les savants n'ont jamais pu assister aux judicieux débats des atomes qui, apparemment, doivent s'entendre avant de se grouper, comme font les clowns avant leurs exercices !

Voici une excellente recette pour museler les matérialistes ; quand ils vous envoient des brocards sur les esprits, demandez-leur par quel artifice leur Force plastique opère et comment elle s'y est prise pour prévoir que les rayons lumineux allant en ligne droite il fallait mettre une lentille dans l'œil des animaux afin d'y réduire l'image des objets. La Force plastique doit connaître l'optique, cela est certain, et dans son jeune temps, s'il m'en souvient, elle a reçu son brevet de capacité ; n'est-elle pas institutrice maintenant quelque part ? Chère brave femme, a-t-elle travaillé dans sa vie ! si vous savez ce qu'elle est devenue, faites-lui donc passer cette lettre ; elle sera peut-être contente d'apprendre qu'on la tient en haute estime dans le corps doctoral et moléculaire. Ça, messieurs les matérialistes, ne soyez pas ingrats

pour la Force plastique, votre grand'mère et donnez-lui le restant de ses parchemins. Elle n'a eu vraiment qu'un tort, celui de grouper les atomes en forme de Spirite, ce champignon nuisible qui vous pousse insolemment sur le nez. Supprimez le Spirite, si vous pouvez, ou le Spirite vous supprimera infailliblement.

Nous, nous élevons des autels à la Divinité, à la plus haute expression de l'Intelligence universelle, à l'entité du bien et du savoir; vous, vous n'élevez à votre Force plastique que des monceaux de bouquins incompréhensibles et de thèses filandreuses. Vous vous moquez de notre mysticisme et qu'est-ce que la Force plastique si ce n'est une intelligence divine. Rien ? ou quelqu'un ? Vous figurez-vous cette force qui n'est personne et qui a créé les oiseaux et les poissons; eh! messieurs, elle est plus habile que vous; je vous mets au défi de fabriquer seulement un charançon. 50 sacs de farine pour un charançon vivant, fait en laboratoire.

(à suivre).

A. L.

PROPAGANDE SPIRITE

Nous venons de remettre à l'imprimerie les matières composant ce numéro qui, comme les deux précédents, ne devait avoir que 16 pages, lorsque nous reçûmes d'une sœur en croyance de la Hollande un don de cent florins. Quelques jours après nous inscrivions encore un don de même somme d'un Spirite hollandais avec la recommandation expresse de ne pas citer de noms.

Grâce à ces deux personnes généreuses l'existence de la *Revue* est assurée pour l'année courante, contrairement à nos prévisions.

Si nous n'étions pas spirites comment pourrions-nous expliquer ce secours arrivant à point nommé sans avoir été demandé ?

Merci donc aux bons Esprits qui ont conseillé et aux mains charitables qui ont accompli cette bonne action.

Nous croyons pouvoir assurer dès maintenant que les deux derniers numéros seront augmentés de moitié afin de rendre à nos abonnés ce qu'ils ont perdu dans les n^{os} 5 et 6.

Notre frère M. De T. publie en ce moment, dans le *Moniteur*, un essai de Catéchisme spirite dont nous rendrons compte dans le prochain numéro.

50 c. l'exemplaire, s'adresser à la Direction de la *Revue*, 21, Pont-d'Ile, Liège.

AVIS

Le livre de prières paraîtra dans quelques jours. Nous engageons les personnes qui en désirent à se hâter, l'édition étant presque entièrement souscrite. — 1 fr. 10 c. au Bureau.

Une excellente idée qui part de l'Union Spiritualiste de Liège est celle d'organiser des conférences spirites dans les principales communes voisines. A cet effet les chefs des Groupes fédérés se sont entendus et ont pris les mesures nécessaires pour la réalisation de l'idée.

M. Henrion a débuté à Poulseur par une conférence sur la réincarnation. Il a été très-écouté et, espérons-le, bien compris.

La conférence suivante a eu lieu le 13 juin au local de l'Union. Elle a été faite par M. Biazot, lequel avait pris pour texte : le vrai Spirite. Excellente conférence, pleine de bons conseils, aussi le conférencier a-t-il été chaleureusement félicité.

Nous rendrons compte dans notre prochain n° des conférences du 20 juin, donnée à Liège par M. Engel, ainsi que de celle du 27.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recommandons à la sérieuse attention de nos frères et de nos lecteurs la brochure de M. le Dr Jaassens sur les *Boissons alcooliques* (1 fr. chez Wesmael, à Namur). La répandre c'est faire une bonne action, travailler au relèvement de la moralité.

Nous signalons également le volume sur les *Poisons*, de M. le Dr Vauthier de Bruxelles (1 fr. chez l'auteur, boulevard du Nord, 56).

Appel

Nous faisons appel à la bienveillance de nos lecteurs pour qu'ils nous aident à conduire à bonne fin l'œuvre de propagande que nous avons entreprise. Deux banqueroutes que l'on nous a faites ont considérablement réduit nos moyens et nous serions forcé de suspendre la publication de la Revue si nous n'étions pas aidés. Nous accorderons à nos souscripteurs des abonnements (pour l'année courante) de propagande à raison de 3 fr et nous insérerons sous la rubrique : *Souscription pour la propagande*, les dons qui nous seront transmis et dont une partie sera affectée à l'œuvre des Conférences que nous avons fondée au Groupe l'Union, et l'autre à subsidier la *Revue Belge*.

L. R.

Nous apprenons qu'à la suite d'une dénonciation calomnieuse la chasse est organisée par la Justice contre le groupe de Mont-St-Guibert que l'on s'efforce de désunir. — Nous rendrons compte du résultat qui, nous n'en doutons pas, sera à l'honneur de nos frères.